

Gilbert DELAHAYE



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Louis SAROT

1988

Service du Livre Luxembourgeois

*Gravons le verbe sur les murs,
les mots qui font chanter la vie,
les mots simples comme l'azur
et que les passants nous envient*

Gilbert Delahaye

Tel est le vœu de ce poète fraternel, ami des bêtes et des enfants. Écrivain de souche normande marqué par les paysages marins, longtemps vice-président de l'association tournaisienne *Unimuse*, Gilbert Delahaye n'est pas seulement le co-auteur des albums *Martine*, c'est aussi un conteur, un poète à la fois classique et original, alliant humour et gravité. Il se définit comme un *pessimiste qui joue du clairon*.

Biographie

- 19 mars 1923 : naissance de Gilbert Delahaye à Saint-Pierre-de-Franqueville, près de Rouen. Père belge et mère normande.
- 1926 : la famille se fixe à Dunkerque, rue Lamartine (!). L'enfance du garçon est partagée entre la mer du Nord, les vacances normandes et les visites chez les grand-parents tournaisiens. L'étudiant fait ses classes à l'Institut Notre-Dame des Dunes.
- Mai 1937 : Gilbert Delahaye poursuit ses études chez les Pères Jésuites à Tournai, où ses parents s'installent définitivement. Il écrit ses premiers poèmes.
- 1940 : Tournai flambe. Dunkerque agonise. Il évacue jusqu'en Charente. En 1941, rentrée à Tournai. Une passion : De Gaulle. Un auteur : Van der Meersch. Études de typographie à Saint-Luc.
- 1944 : Libération de Tournai le 2 septembre. Gilbert Delahaye offre ses services aux Éditions Casterman, pour le département composition. Il y restera trente ans.
- 1946 : mariage avec une Tournaisienne, fille du «pays roctier». Naissance de Bernadette (1947) et de Jean-Pierre (1949).
- 1949 : Gilbert Delahaye fréquente les Jeunesses littéraires de Belgique et les Jeunes Lettres hennuyères (Roger Foulon, Remo Pozzetti). Un dimanche de septembre, Robert-Lucien Geeraert lui fait part de ses projets. *Jeune Tournay* est bientôt fondé, rebaptisé *Unimuse* en 1952. Rencontres avec Jacques Élan, Stiénon du Pré, Géo Libbrecht, Maurice Carême, Armand Bernier, Gérin, Trézel.

- 1950 : le poète publie sa première plaquette : *Marines*.
- 1954 : les premiers albums *Martine* paraissent chez Casterman, illustrés par Marcel Marlier : *Martine à la ferme*, *Martine en voyage*.
- 1957 : le recueil *Les enfants de minuit* obtient le prix Max Rose. D'autre part, Gilbert Delahaye rencontre Wilfried Lucas et René Fauchois qui le parrainent auprès de la Société des Écrivains normands. Il aura ainsi le plaisir de connaître Roger Bésus, Michel de Saint-Pierre, Jean Follain.
- 1960 : Le prix Auguste Marin couronne *Les racines du cœur*.
- 1963 : mort du père du poète. L'écrivain publie quelques recueils remarquables et consacre une anthologie à Maurice Carême, dont il se sent proche (1969).
- 1973 : Gilbert Delahaye rompt avec son passé professionnel et devient «indépendant». Il perd sa mère.
- 1974 : Prix de Poésie de l'Île de France.
- 1979 : Le prix Albert Dauzat est attribué à son recueil *Du coq à l'âne*. Gilbert Delahaye rencontre à cette occasion Philippe Chabaneix et Pierre Menanteau.
- de 1962 à 1985, il assure la vice-présidence d'Unimuse, mais la mort de Robert-Lucien Geeraert (1984) laisse chez lui un grand vide. Au poète défunt, il consacre un essai.
- 1985 : il obtient le Prix Jacques Prévert, attribué par la Fédération Nationale des Écrivains de France, pour l'ensemble de son œuvre.
- 1992 : Prix de l'Alliance française.

- 1993 : Prix Maurice Genevois de l'Académie des Provinces françaises.
- 1994 : Gilbert Delahaye (scénariste) et Marcel Marlier (dessinateur) fêtent à la Maison de la Culture de Tournai les 40 ans de *Martine*.

Le poète reçoit le prix Corneille pour l'ensemble de son œuvre.

Il décède en 1997.

Bibliographie

Poésie :

- *Marines*, Les jeunes Lettres hennuyères, 1950.
- *C'était*, prose rimée, Unimuse, 1952.
- *Les enfants de minuit*, Unimuse, 1958.
- *Les racines du cœur*, Unimuse, 1961.
- *Figures de sel*, Centre d'Art national français, 1965.
- *Anthologie de l'Audiothèque*, Audiothèque, 1965.
- *L'étrangère*, Les Cahiers de la Peau de Serpent, 1971.
- *Mane, Thecel, Phares*, Art et Poésie, 1971.
- *Le temps quotidien*, Arts et Littérature carolorégiens, 1974.
- *Poèmes choisis*, Unimuse, 1974.
- *Du coq à l'âne*, Unimuse, 1978.
- *Perce-neige*, Unimuse, 1981.
- *Le cactus et le violon*, Cahiers Froissart, 1992.
- *Un air de Flûte*, Éd. de l'Escalette, 1994.

Anthologies et essais :

- *Poètes normands*, Unimuse, 1966.
- *Maurice Carême*, Unimuse, *Le miroir des poètes*, 1969.
- *Robert-Lucien Geeraert*, Unimuse, *Le miroir des Poètes*, 1986.
- *Géo Libbrecht*, Dossiers L, N° 10, 1992.

Contes :

- *La sonatine pour carillon*, Courrier de l'Escaut, 9/8/85.
- *Le champ du Lorrain*, Légendes pour un avenir, Maison de la Culture, Tournai, 1984.
- *L'harmonie des ombres*, La Revue Générale, N° 6/7, 1994.

Livres pour enfants :

- Albums *Martine*, Coll. Farandole, Casterman, Tournai (une quarantaine de titres traduits en une trentaine de langues).
- *Gentil coucou*, chansons enfantines, Scott Frères, 1973.
- *La jeannette des îles*, récit, Prix de l'Oeuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse, 1976.

À consulter :

- *De Jeune Tournay à Unimuse*, Unimuse, 1974.
- *Les 1920 dans la poésie française de Belgique*, par Louis Sarot, Unimuse, *Le miroir des poètes*, 1979.
- *Jeune Tournay trente ans après*, Unimuse, 1979.
- *Cent auteurs*, par A.-M. Trekker et J.-P. Vanderstraeten, Éditions de la Francité.
- *Anthologies de l'A.E.B.*, 1980, 1985 et 1987.

Gilbert Delahaye a collaboré à diverses anthologies d'Unimuse, mais aussi, notamment à *Poésie du Nord* (1977), *Le mysticisme dans la poésie contemporaine* (1968), *Encyclopédie poétique* (Éd. Grassin), *Le plaisir des mots* (Gallimard, 1982), *Ça rime et ça rame* (Labor, 1985), *Mon premier livre de poèmes pour rire* (Éd. Ouvrières, 1986).

Des poèmes de Gilbert Delahaye ont été mis en musique par Berthe di Vito, Irène Deneuville, Octave Grillaert, Roger Lahaye et Raymond Verdier.

Texte et analyse

Nous avons choisi d'étudier deux textes poétiques, l'un écrit il y a plus de trente ans, mais illustrant un thème cher à l'auteur : la mer, l'autre, beaucoup plus récent et encore inédit, aux accents plus sociaux et d'un tout autre style. On pourra ainsi comparer et apprécier l'évolution.

Vagues

*Meutes de loups à la curée
Dans les herbiers de la tornade.
Chiens empalés sur les récifs.
Troupeau de buffles écumants
Qui, sous leurs noirs sabots, soulèvent
La poussière des archipels.
Cavaliers, centaures du ciel.
Lavandières des équinoxes
Sur les trottoirs de la marée,
Filles bavardes et rieuses
Qui vont, sautant sur les galets,
À la lessive des falaises.
Lentes brebis des transhumances
Paissant les sables mélodiques.
Procession de postulantes
Au chœur illuminé des fjords,
Jusqu'au plus limpide silence.
Verbe issu de la haute mer
Autour des îles patientes.
Vagues l'une à l'autre nouées
Comme les rythmes du poème,
Paroles dites mot à mot
À l'oreille des coquillages,*

*Et que le vent exalte au loin
Dans la profondeur du langage.*

(Figures de sel)

Ces vingt-cinq vers (sans strophes) et presque sans rimes, sont parmi les plus imagés de l'auteur des *Figures de sel*. Mi-classiques, mi-libres, ces octosyllabes traduisent bien la violence sauvage des vagues assimilées à des animaux, du moins dans la première moitié du poème.

Dès le premier mot, le champ lexical animalier est présent, d'abord sous la forme des loups et des chiens, puis des buffles et des centaures, mi-chevaux, mi-hommes, monstres mythologiques. Ensuite, la violence se mue en douceur, avec le troupeau des *lentes brebis des transhumances* : habituellement on dit que la mer «moutonne»; ici, le poète a renouvelé ce cliché.

Les vagues deviennent peu à peu des personnes : des filles bavardes, et rieuses (allusion aux mouettes?), des lavandières, des postulantes qui processionnent. On passe ici d'une description géographique et technique (récifs, archipels, fjords, falaises, galets, îles) à une personnification de type symbolique, évoquant le mouvement dans la joie et la parole, ou la paix dans l'immobilité et le silence.

En finale, le lecteur est entraîné dans une réflexion sur le langage, les liens entre les mots, la profondeur du verbe. Les vagues sont alors des *paroles dites mot à mot*, venues de loin, qu'on entend *à l'oreille des coquillages*. Ici encore, le poète se sert d'une expression habituelle, pour la transfigurer, lui donner plus de poids.

Ainsi, parti de métaphores empruntées au vocabulaire de la chasse (curée, cavaliers) ou encore au langage terrien (herbiers, poussières, trottoirs), le poète évoque l'amusement des lavandières qui sautent ou la promenade des religieuses qui se taisent. Et les mots suggérant la tornade

ou le vent sont présents à la fin comme au début. Ce «cycle» ne dit-il pas *la mer, la mer toujours recommencée*?

Cette évocation du bruit des vagues se fait aussi à l'aide de sonorités adéquates : on notera l'abondance de **p** dans certains vers : *la poussière des archipels, la procession des postulantes*, ou çà et là dans le poème : *troupeau, limpide, patientes, paroles*. Cette discrète allitération donne un ton musical à tout le texte centré sur le contraste entre le tumulte de la tempête et le silence profond *issu de la haute mer*.

Ce texte imagé est donc bien un tissu de mots «mélodiques» comme les sables et bien «noués» comme les vagues. Pour Gilbert Delahaye, *les mots sont des enfants solitaires. Il faut les laisser jouer ensemble*. Il y a dans la poésie une part de jeu et de magie qui colore la banalité du quotidien : ainsi, le mot *écumants* associé à une certaine ambivalence mais l'expression *trottoirs de la marée* nous offre une image de fête, d'eaux vives et de courses échevelées.

L'espoir tenace.

*On a beau dire, on a beau faire,
écraser la fleur du talon,
on a beau mépriser la terre,
l'herbe lézarde le béton.*

*On a beau dire, on a beau faire,
dresser des murs, couper des ponts,
raser l'amour pierre sur pierre,
l'amour fleurit sur les chardons.*

*On a beau dire, on a beau faire,
il y a toujours quelque part
un passeur dans la souricière,
un évadé sur le trottoir.*

*On a beau dire, on a beau faire,
imposer la raison d'État,
qui brisera, qui fera taire
Federico Garcia Lorca?*

*On a beau dire, on a beau faire
nul n'efface les graffiti.
Sans feu, sans armes, sans lumière
les morts nous écrivent la nuit.*

*On a beau dire, on a beau faire
fusiller l'homme dans le rang,
qui peut empêcher une mère
de crier sa fièvre aux passants?
On a beau dire, on a beau faire
traquer, meurtrir l'âme au-dedans,
l'espoir tenace prolifère,
la vie est comme le chiendent.*

(Inédit.)

Ces sept quatrains d'octosyllabes aux rimes alternées (M-F) et quasi classiques sont basés sur le retour d'une sorte de dicton qui sert de refrain entraînant et sur le culte systématique du contraste. Dans son optimisme indéradicé (c'est le cas de le dire!) mais lucide et tourmenté, Gilbert Delahaye constate et souhaite que la vie l'emporte sur la mort, l'amour sur la haine, et la liberté de l'individu sur l'autorité d'un État. Le propos est plus humain et plus grave que dans *Vagues...*

La nature alimente encore les métaphores du poète, au début comme à la fin du texte : le mot *fleur* de la première strophe est aussitôt repris par *fleurit* à la seconde, et *herbe* et surtout *chardons* anticipent déjà sur le dernier mot *chiendent* particulièrement bien choisi. On peut en effet penser, à cause d'une certaine paronymie, à la vie qui est *chienne* parfois

et à la *dent* qu'on peut avoir contre elle... En tout cas, les mots brutaux et blessants du début – *talon et béton, écraser et mépriser* – sont à la fois rappelés et contestés à la fin : *traquer et meurtrir* sont en effet niés par cet *espoir tenace* qui *prolifère* comme les mauvaises herbes dans un jardin.

L'unité du poème est assurée non seulement par le premier vers de chaque strophe, absolument identique, mais aussi par l'usage fréquent du pronom indéfini «*on*», qui montre bien la généralisation du propos, l'universalisation de la rassurante constatation. En outre, chaque strophe est bâtie sur une antithèse, soit que le quatrième vers nie les trois premiers (str. 1 et 2), soit que la strophe se présente en deux parties de deux vers. Tantôt la finale de la strophe apparaît sous une phrase affirmative, tantôt, et plus rarement, sous forme d'interrogation (str. 4 et 6). Souvent, pour ses exemples, l'auteur fait appel à un personnage et donc à un article indéfini (*un passeur, un évadé, une mère*), mais il lui arrive une fois de citer une personnalité célèbre (str. 4). Même quand le poète se sert de l'article défini, on remarquera que celui-ci évoque une généralité : *l'herbe, l'amour, la vie, l'âme*.

Le nom de Federico Garcia Lorca, qui constitue à lui seul tout un vers, a été placé presque au milieu du poème. Delahaye attire ainsi l'attention sur la lutte du poète et dramaturge espagnol qui mourut fusillé par la garde franquiste aux premiers jours de la guerre civile. On peut se demander aussi si ce nom ne donne pas à tout le texte une dimension politique, qu'on ne pouvait deviner à première lecture. Ainsi, les mots *écraser* et *mépriser* du début, suivis de *dresser des murs* et *couper les ponts* (str. 2) conduisent le lecteur à réfléchir sur la *raison d'État* (str. 4) et à vouloir s'évader de cette prison (str. 3). Engagé dans une lutte non-violente *sans feu, sans armes, sans lumière* (str. 5), l'homme *traqué* et *meurtri* ou même *fusillé* (str. 6 et 7) n'abandonnera pas le combat. C'est d'une résistance active, tout intérieure qu'il s'agit : c'est l'*âme au dedans* qui lutte, qui *crie sa fièvre*, comme celle de ces *folles de mai*, ces mères d'Argentine s'agitant dans les rues il y a quelques années... Pour cela, ce poème est digne de figurer dans les anthologies de textes sur la liberté, édités par Amnesty International...

Car ce poème revendique aussi le droit à la parole, met en lumière la force de l'écriture. La plume est une arme pacifique, un instrument de libération que nul ne peut *briser*. Par une image audacieuse, Delahaye nous fait comprendre que *les morts nous écrivent* à travers leurs graffiti, qu'il s'agit pour nous d'un message posthume à lire et à garder. La fréquence du mot «*dire*», le rapprochement de «*crier*» et d'«*écrire*», l'emploi de «*taire*» montrent bien que le poète croit en l'avenir de la parole, en la postérité de l'écriture.

On peut aussi constater la similitude de certaines finales de verbes assez durs : *écraser*, *raser*, *briser*, et l'une ou l'autre allitération à peine perceptible (*un passeur dans une souricière*. Ce mot, comme *lézarde* ou *traquer*, nous rappelle d'ailleurs que Delahaye puise ses images dans le monde de la nature et des animaux... et de la chasse. Mais ici, le rythme du poème est vif alors que le thème est grave. Le texte est moins descriptif, à la fois plus intérieur et plus engagé, que dans *Vagues*. Le poète utilise ici un ton récitatif et incantatoire pour clamer sa confiance quoi qu'il advienne, mais les mots simples et concrets qu'il emploie sont parfois aussi durs que la réalité. Ils sont aussi bien associés comme dans le poème précédent. Cette poésie orale, traitant d'un sujet à la fois actuel et éternel, se prête parfaitement à la diction.

Choix de textes

Le marin fraternel

S.O.S.

*Ainsi navigue l'homme
avec son cœur de braise.*

*Ainsi navigue l'homme
à travers l'ouragan,
une étoile à son front,
l'incendie en son flanc.*

*Étoile à fond de cale,
veille sur les marins
qui sont en mal d'escale
et vont mourir demain,
pâles et solitaires,
dans un grand bruit de ciel
et si loin de la terre*

(Les enfants de minuit.)

Mes amis de la terre

*J'écoute au loin l'écho de vos combats.
Il ne faut pas que la nuit vous dérouté.
Main dans la main, compagnons d'ici-bas,
c'est avec vous que je mourrai sans doute.*

*Nul ne connaît le poids de mon tourment,
mais c'est pour vous que dans l'ombre je tremble.
O mes amis dispersés dans le vent,
il est grand temps que l'Amour nous rassemble !
Mes compagnons que je ne connais pas,
lutteurs obscurs, naufragés de la terre,
c'est de vous que je rêve tout bas,
le soir, quand je navigue solitaire.*

*Du bout des doigts, je palpe votre front
et je me penche au creux de votre image.
Je ne sais pas quel est votre prénom ;
je n'ai jamais croisé votre visage,
vous que j'entends m'appeler dans la nuit,
là-bas, sur les bas-fonds de solitude,
mais je veille avec vous : le moindre cri
résonne en moi comme une multitude.*

(Les enfants de minuit.)

Visages de la mer

*Quand se déchaînèrent les premières passions, j'appris de la mer à
lutter sans désespérer. Je connaissais la violence des tempêtes. Les soirs
d'hiver, quand les vagues balayaient les digues et les estacades, j'avais
entendu, par-dessus les toits de la ville, les appels des matelots, le
grincement des câbles qui se tendent, le halètement des remorqueurs.
J'avais entrevu dans la nuit apocalyptique la danse des fanaux, l'éclat
tourbillonnant des phares. Je suivais du regard le départ des chalutiers
pour la pêche. Je les voyais s'enfoncer dans la brume et la nuit les
envelopper de son mystère. Je m'imaginai les hommes luttant contre le*

froid et la peur. Alors, moi qui étais sur le point d'abandonner d'autres combats, je rejoignais mes frères dans la lutte quotidienne.

La mer, «ce lien liquide», comme l'appelait Claudel, je l'ai aimée surtout pour sa leçon de fraternité. Équipages qui naviguez dans la tempête, veilleurs de quart, buveurs de pluie, je vous ai vus rentrer au port de Dunkerque, fiers de vos communes victoires. Je lisais dans vos yeux les nuits sans sommeils, les étoiles éteintes, les feux noyés dans le brouillard. Vainqueurs accoudés au bastingage, vous contemplez, épaule contre épaule, un paysage de docks et de clochers. Et moi qui vous aimais sans vous connaître, je vous admirais pour votre majesté de vainqueurs anonymes. Par-delà votre sourire, je croyais entendre dans le silence du matin tous les cris oubliés derrière vous, tous les cris que le vent continuait à balayer sur les vagues autour du monde. Vous amarriez vos cargos comme le paysan arrête sa charrue au bout du sillon, avec cette simplicité qui est le propre des âmes fortes. Soyez remerciés, vous de Dakar, d'Amsterdam, des Antilles ou de Saïgon, qui veniez nous apporter cette leçon d'humble courage et de fraternité.

(in *Le Thyrsé*, 1960.)

La mer est à deux pas d'ici

*C'est long, le temps, quand on attend
un dernier marin sur les planches.
La mer est à deux pas d'ici.
Elle est soûle comme un tonneau.
Tous les serments furent écrits
un soir au fond d'une bouteille.
L'amour, c'est triste à Saint-Malo,
la cuiller dans un expresso.
Il faudra répéter cent fois
les mensonges qu'on dit tout bas*

*dans le pavillon de l'oreille.
Dehors il pleut sur les carreaux.
Le vent flûte un air de Rimbaud.
On allume une cigarette.
On aimerait sourire un peu.
S'asseoir devant une anisette.
Se mirer dans le blanc des yeux.
Le pianiste au piano
se dandine par habitude.
Ses doigts tricotent le tango
qui fait tourner le sang des brunes.
Gant de velours, tête de bois,
la patronne a le cœur sensible.
Elle a gardé sous la chemise,
pour celui que le vin noya
dans un bistrot cerné de brume,
une larme de cachalot.*

(Inédit.)

L'homme inquiet

Nouvelles

*Chacun garde pour soi sa faim et sa douleur.
Nul n'entend sous la mer le cri des profondeurs.
Seul parfois l'étranger traverse le village
et montre à quelques-uns l'effroi sur son visage.*

*Migrateur insolite, un oiseau fait son nid.
On fusille l'otage. Un galet rebondit.
Le ciel vient à manquer. Une étoile fulgure.
La terre se lézarde, étonnante blessure.*

*L'aubépine fleurit au milieu des combats.
Un jour, il s'en revient par hasard un soldat,
mais il sème le blé moins bien que la colère
et puis, le blé semé, s'en retourne à la guerre.*

*Un coq éblouissant poignarde le sommeil.
Les marchands de miroirs inventent le soleil.
Mais la mort d'un enfant quelque part dans le monde
ne fait pas plus de bruit qu'une feuille qui tombe.*

(Mane, Thecel, Phares.)

Vivre comme l'oiseau.

*N'avoir souci que d'un bouleau,
d'une fontaine familière,
nicher dans l'herbe du coteau,
chanter le ciel avec la terre.*

*Dire l'épine et le chardon,
la mer où l'azur se repose.
Traverser de brèves saisons,
le temps d'étonner une rose.*

*Vivre comme l'oiseau des champs
les yeux tournés vers la lumière.
S'abandonner, chemin faisant,
à la tendresse d'une pierre.*

*Et sentir battre malgré soi,
au fond d'une île, un cœur fidèle.
Garder mémoire d'autrefois.
Un soir, mourir à tire d'aile.*

(Le temps quotidien.)

La mort humble

*La mort humble qu'on félicite
avec des mots tristes et doux
et des gerbes de marguerites,
la mort ne pleure que debout.*

*Elle fait son lit d'une pierre
et dort à même les cailloux.
D'un cierge à peine elle s'éclaire
et se pare de faux bijoux.*

*Elle va le cœur à l'ouvrage
de Quimper jusqu'à Saint-Malo,
mais elle n'a pour équipage
qu'un fossoyeur et deux chevaux.*

*Elle marche la tête basse
en récitant son chapelet.
On se dit : « C'est la mort qui passe »
et l'oiseau se met à siffler.*

*La mort humble que l'on salue
suit toujours le même chemin,
s'éloigne comme fut venue,
son bouquet de fleurs à la main.*

(L'étrangère)

Le pianiste a tiré son couteau

*Trop de discours, de marches militaires,
trop de clairons qui font couler le sang.
Je chanterai des vers d'Apollinaire.
Je veux oublier la couleur du temps.*

*Sur les murs, la fin du monde est écrite.
Le pianiste a tiré son couteau.
Il faut vivre, aimer et je vous invite
à partager ma soif en quelques mots.*

*Trop de colère et trop de violence,
Trop de cris, de sexe en mal de journaux.
Qu'il neige encore un peu sur notre enfance.
Laissez-moi rire une heure avec Charlot.*

*Trop de charlatans à coups de trompette
Trop de bouche à bouche avec le micro.
Prions pour la rose et la violette
qui ne fleuriront que pour les robots.*

*Qu'il neige sur les murs de la grand-ville.
Qu'il neige sur Hong-Kong et Chicago.
Accrochons une étoile à la vitrine
et lavons le poème à grandes eaux.*

(Musique d'Irène Deneuve, ed. Gœry.)

Ne craignez rien

*Ne craignez rien, ne tremblez pas.
Un enfant naît dans une étable,
le pain, le vin sont sur la table.
Dieu prépare un festin de roi.*

*Ne craignez rien, ne tremblez pas.
Voici l'Emmanuel qui passe.*

*Il est minuit : heure de grâce.
L'épine est couronne de joie.*

*Les cris, la honte, les crachats,
tout est déjà dans le poème.
On vous attend, quelqu'un vous aime.
L'agneau blessé vous tend les bras.*

*Ne craignez rien, ne tremblez pas.
Poète, grimpe dans ton arbre !
L'aveugle voit, le muet parle,
la mort est morte sur la croix*

(Perce-neige)

Pardon

*Pardon pour l'amertume et pour l'indifférence,
pour le givre, l'oubli, les rigueurs de l'absence.
Je demande pardon pour la neige en hiver,
pardon pour le refus, la grâce qui se perd.*

*Pour le froid, le sommeil, pour le feu qu'on oublie,
pour la fleur qui se fane et la source tarie,
pour le chardon, l'épine au rosier de l'espoir
et, parmi le grain mûr, les épis de blé noir.*

*Mon péché crucifie un homme sur la terre.
Si je suis le bois mort, la vigne désespère.
Pardon pour le bonheur à l'abri des auvents,
pour la miche de pain qui manque à cet enfant.*

*Et si j'ai refusé ma lampe à la fenêtre,
pardon pour le passant qui s'égare peut-être,
pardon pour les amis et pour les morts trompés,
pour la lumière un jour que je n'ai pas été.*

(Perce-Neige)

Le poète, ami des bêtes, ami des mots

La fenêtre ouverte

*N'effrayez pas les oiseaux
qui vont déposer leurs nids
dans la courbe du miroir.
La chaise est un peuplier
où le soleil s'enchevêtre
et j'apaise la forêt
dans le berceau de mes bras.
L'enclos de ma chambre ouverte
enferme un pommier normand
et j'entends sous l'oreiller
la musique du feuillage
qui se met à bourdonner.
Je cueille la pomme verte
au verger des paysans
et les galets cliquetants
sur les arbres de la mer.*

(Les racines du cœur)

Magie

*Je suis le poète sorcier
paré pour les fêtes nocturnes
et les masques de coquillages.
Dans les golfes crépusculaires
où s'aventurent les pirogues,
j'apprivoise un poisson de lune.
Je nomme l'arbre; un payageur
me fait signe sur le rivage.
J'invente une saison de feuilles,
d'arbres, de fruits, d'écorce amère.
Le vent métallise les palmes
et les colliers musiciens
luisent au cou des filles-fleurs.
Je sollicite les oiseaux
qui sont le miel de la forêt.
J'entends la danse qui s'allume
et la panique des couleurs
peintes sur le tam-tam des îles.*

(Figures de sel)

Poème, excès de mon ivresse

*Poème, excès de mon ivresse,
aussi fragile que mouette
au caprice de l'océan,
songe de sable, jeu mouvant
que l'équinoxe emportera
dans la rumeur des coquillages,
n'es-tu que patience vaine*

*ou bien cet oiseau de passage
que nous ne verrons jamais plus?
Poème né de mille vagues,
issu de la fièvre et du vent,
soleil de l'âme, fleur de sang,
sirène en moi que nul n'entend
et qui m'appelle, ombre, chimère,
chant d'équipage, cri perdu.*

(Perce-neige)

Le peintre à son cheval

*Le peintre à son cheval
sous l'ombrelle s'est assis.
Je ne sais pas ce qui fait
jaser l'alouette ainsi.*

*Ah! comme la voile est blanche!
Il pleut du lilas sur la mer.
Là-bas ce marin qui chante
avait un perroquet vert.*

*L'air sent bon la mandarine
et l'arc-en-ciel est en fleurs.
Quelle est cette mandoline
qui joue avec les couleurs?*

(Inédit.)

La girafe

*Elle inventa le télégraphe,
l'antenne de télévision,
pour mieux savoir ce qui se passe
aux quatre coins de l'horizon.
Pour mieux entendre, pour mieux voir
sans périscope ni radar,
sans mirador, sans Tour Eiffel,
dans le sillage du soleil,
arriver le premier avion.*

*Oui mais, oui mais, comment fait-on
quand on est tout petit garçon,
pour lui dire un mot à l'oreille?*

(Du coq à l'âne)

Ma chèvre

*Elle fleurait bon la lavande,
le romarin que j'aime tant
et sur le talus d'herbe tendre
fumait la pipe entre les dents.*

*Ma chèvre avait l'œil militaire,
une barbiche de sergent,
un bleuet à la boutonnière
et le rire d'Artagnan.*

(Du coq à l'âne)

Le zèbre

*Il voulut sortir du poème.
Il faut se faire une raison,
rester prisonnier de soi-même
et des barreaux qui tiennent bon.*

*On a beau dire, on a beau faire,
tu pourrais dépasser le vent,
même si tu cours ventre à terre,
on est zèbre, c'est pour longtemps.*

(Du coq à l'âne)

Hara Kiri

*Le voleur de Zuzuki
n'avait que la peau du dos.
Il se fit hara-kiri
déguisé en mikado*

Pochette surprise

*Croque la pomme, fils d'Adam,
le miel et la mort sont dedans.
La vie est une friandise.
Ouvre la pochette surprise.*

Les amoureux

*On n'aperçoit que leurs vélos
renversés dans la verdure.*

*Ils ont des fourmis dans le dos,
des baisers peints sur la figure.*

L'antiquaire

*À travers ses lunettes rondes,
il voit l'âme du fer briller.
Tout l'or, tous les bijoux du monde
ne valent pas un clou rouillé.*

Le violon

*Voici le rossignol de chambre,
le colibri du paradis.
Tu dis qu'il chante, il te ressemble.
Moi, je l'entends pleurer la nuit.*

(Le cactus et le violon)

Véronique

Il était de mère alcoolique et de père extracolérique, mais c'était un poisson charmant. Il avait beaucoup de talent pour la musique et pour le chant. Il fuyait surtout les courants (et tout particulièrement ceux qui sont froids par le dedans). Il redoutait les accidents : la pluie, les typhons, les volcans et puis les pêcheurs de harengs.

Tous les poissons sont sympathiques, cela dépend de leur physique; en général cela s'explique : c'est une loi mathématique qui veut que la règle s'applique à tous les poissons sympathiques. Le mien (nous dirons Véronique) était plutôt mélancolique. Bien qu'il fût né dans l'Atlantique, il avait des goûts pacifiques.

Ceci est l'histoire authentique de ce hareng de l'Atlantique qu'un parrain par trop ironique avait baptisé Véronique... mais c'était un poison charmant qui avait beaucoup de talent pour la musique et pour le chant.

(C'était)

Les mots

*Voici les mots qui font rire :
le coucou, la coloquinte,
l'ibis, la cithare et, pire,
l'hélicon et l'ornithorynque.*

*Des mots nus dans la lumière :
l'améthyste, le bijou,
froids, rusés comme la pierre,
diamants purs et jaloux.*

*Et d'autres qui sont farouches,
qui vont la tête en avant :
l'aspic, le pique, la fourche,
toujours à montrer les dents.*

*Les mots dans le dictionnaire
sont guépards, tigres, serpents.
Ils poignent, font la guerre :
Ils ont le feu dans le sang.*

*Les plus humbles, les timides
nichent dans le duvet doux :
la nymphe, la chrysalide,
le mimosa, l'amadou.*

(Inédit.)

Synthèse

Comme on le voit par la variété des extraits choisis, Gilbert Delahaye a alterné dans son œuvre prose et poésie, humour et gravité, vers classique et vers libre. Sage tout en étant savoureuse, surprenante mais sans snobisme, sa poésie s'apparente à celle de Francis Jammes ou de Maurice Carême par le goût du concret et la recherche de la simplicité.

Proche de l'enfance par certains aspects (les *Martine*, *Du coq à l'âne*), sa poésie est tournée vers le monde des animaux comme vers celui des hommes. De la fantaisie en prose rimée de *C'était* à la fable ironique (*Du coq à l'âne*) et aux quatrains de *Le cactus et le violon*, on retrouve le même humour tendre ou noir (*Le zèbre*, *Hara-kiri*, *Pochette surprise*) et même le clin d'œil au lecteur. Cet humour rappelle parfois celui du fantaisiste Alphonse Allais, natif d'Honfleur. Il y a peut-être là une source normande commune...

À la façon de Norge, Gilbert Delahaye trouve du plaisir à jouer avec les mots, les sons et les syllabes (*Véronique*). La musique des mots qui font rire l'amuse (*Les mots*), mais son humour est faussement naïf, et tente d'exorciser souvent une profonde inquiétude :

*On se prend pour un arbre droit,
mais le cœur planté dans l'argile,
on ne fleurit que de guingois.*

Le poète sait que dans la pomme (celle des vergers de Normandie notamment...) *le miel et la mort sont dedans*, et le rossignol, il l'entend surtout pleurer la nuit (*Le violon*). Son recueil *Le temps quotidien* est une méditation sur la fragilité de l'instant, un «défi au destin». De même les quelques poèmes de *L'étrangère* avec notamment *La mort humble*.

Gilbert Delahaye voudrait *vivre comme l'oiseau et un soir mourir à tire d'aile*. Entretemps, il faut, écrit-il,

*Mûrir l'invisible demain
inventer de sourdes racines
apprivoiser chaque matin
l'impatience des épines.*

(*Le temps quotidien*)

*Élaborons à contre-jour
nos cathédrales inutiles
Traçons le sigle de l'amour
sur les pignons blancs de la ville*

(*Perce-neige*)

Dieu, il l'invoque avec une certaine pudeur, une sorte de retenue, par exemple dans *S.O.S.* ou *Ne craignez rien*. *Pessimiste qui joue du clairon*, il demande pardon à ses frères *pour la lumière qu'il n'a pas été*, et en réaction contre *les pollutions de l'usine à chagrin*, il écrit et il chante son espérance de non-violent (*Le pianiste a tiré son couteau*).

Il y a en fait deux volets dans la démarche poétique de l'écrivain, qui aurait voulu être peintre, et chez lui la période claire et la période sombre se superposent souvent. Pour échapper à l'angoisse et à la routine quotidienne, le poète, qui est avant tout un veilleur et un éveilleur plein de ferveur, tente de jouer au magicien, au sorcier (*Magie, Le peintre à son chevalier*). En tout cas, il essaie de voir les choses les plus banales sous un angle particulier, sous un éclairage personnel (*Les amoureux, L'antiquaire*). Ainsi, dans son optimisme lucide et obstiné, le poète garde-t-il *l'espoir tenace* et l'assimile-t-il à une herbe, fût-ce un chardon ou du chiendent, qui fraie sa voie à travers le béton, ou même la prison...

Dans sa quête d'un monde meilleur, le poète se rapproche des siens, et même des anonymes et des inconnus, dans une sorte d'unanimité qui rappelle Supervielle (*Mes amis de la terre, Pardon, Nouvelles*). L'extrait de *Visages de la mer* illustre bien cette tentative de dialogue avec les vainqueurs anonymes des tempêtes et fait parfois penser à du Saint-Exupéry. Pour Delahaye comme pour Baudelaire, la mer est un miroir, mais aussi comme pour Claudel, un *lien liquide*.

La chaleur humaine, la dimension cosmique qu'on trouve dans les poèmes de l'ex-vice président d'Unimuse, ce «poète du Nord» le doit à sa contemplation dynamique de la mer. C'est elle depuis *Marines*, son premier recueil, jusqu'à *Perce-neige*, un des derniers, en passant par *Figures de sel, Martine à la mer* et *La Jeannette des îles*, qui assure l'unité de son œuvre littéraire, à la fois poétique et prosaïque. Un texte récent, encore inédit, *La mer est à deux pas d'ici* montre encore sous forme d'anecdote, les drames de la vie des marins à Saint-Malo. On notera ici le ton acide et grinçant, la recherche d'une atmosphère qui fait songer à Carco...

On remarquera aussi, grâce à ce texte, que le poète de souche normande se souvient sans cesse de ses origines. Même quand il veut «définir» la poésie, il emprunte ses métaphores au monde de la mer (*Poème, excès de mon ivresse*). L'auteur des *Racines du cœur* n'a-t-il pas avoué qu'il cueillait les galets cliquetants sur les arbres de la mer ? (*Fenêtre ouverte*).

En vers libres comme en strophes classiques, Gilbert Delahaye est donc de ces poètes simples et sincères, paysan et marin dans l'âme. On ne le classerait ni parmi les visionnaires, pèlerins d'absolu, ni parmi les cliniciens de laboratoire, avides d'expériences ésotériques. Il est plutôt, comme il le signale lui-même à propos de Carême dans son bel essai anthologique, un de ceux dont *le message dialogue avec les hommes, les bêtes et les choses* :

*Étonne-toi d'une simple fougère
où la rosée épingle son bijou.
Délivre l'eau, caresse le caillou.
Sois le poète amoureux d'une pierre.*

(Le temps quotidien)

Delahaye, comme René-Guy Cadou, cultive «le luxe d'être simple». En cette fin de siècle où beaucoup de poètes raffinent dans l'esthétisme et l'hermétisme, la chose est suffisamment exceptionnelle pour être soulignée.

Louis SAROT